

JOURNAL QUOTIDIEN, ECONOMIQUE ET FINANCIER

Commerciale	{	4 ^{me} page, la ligne fr.	0.30
		3 ^{me} » » »	0.50
		2 ^{me} » » »	1.00

Nécrol, la lig. 1.50; Judic. la lig. 0.50; Financière : à fort.

COMMUNIQUÉS



(Continued on p. 2)

EN MARGE

Les Bêtes et les Gens

Tout le monde ne peut pas être en guerre; certains assurent même que nous sommes déjà beaucoup trop, comme cela, à nous entre-détruire par les moyens les plus radicaux et à l'aide des armements les plus perfectionnés. Il y a donc quelques pays qui, tout en prenant les précautions commandées par une entrée en danse éventuelle, n'ont pas encore fait parler la poudre.

La Suisse est un de ces petits pays là et son mérite est d'autant plus grand que tout autour d'elle, si on ne se bat pas, on parle du moins terriblement de la guerre.

Or, pour mieux témoigner de ses intentions pacifiques, la Suisse a, cette année, interdit la chasse sur tout son territoire. Les gourmets, peut-être, trouveront cette mesure excessive qui les privera du savoureux râble de lièvre orthodoxement arrosé des bourgognes les mieux parfumées, du perdreau et de la bécasse bien en chair et suffisamment à point pour dégager ce fumet un peu âpre qui faisait faire des folies à certains amateurs.

Oui, les gourmets de la Suisse se plaindront peut-être de cette mesure; il est probable, d'autre part, que le gibier, lui, ne s'en plaindra pas trop.

Il doit être fort étonné le gibier à qui les hommes font périodiquement une guerre impitoyable, il doit être bien étonné d'avoir la paix alors que leurs meurtriers habituels, prêts soudain d'une fureur incompréhensible, se jettent, entre eux, une chasse sans répit et que n'interrompt même pas l'heure légale du coucher du soleil.

Asses naturellement, le gibier profite de cette trêve momentanée pour croître et multiplier selon la belle parole de l'Ecriture.

Et il s'est tellement multiplié que l'on voit, parait-il, aux abords des villages et même des petites villes, des troupeaux entiers de biches venant demander aux hommes, un peu de la nourriture que les bois, dévastés par l'hiver, se refusent à leur accorder. Si bien qu'il est permis de se demander ce qu'en dernière analyse le gibier pense de la guerre.

Les années précédentes on le chassait avec acharnement, on le tuait sans pitié, mais il y était si bien habitué depuis le temps que par destination, sans doute providentielle, sa chair délicate servait à la pâture des hommes.

La chasse pour le gibier n'est, somme toute, qu'un incident dont le retour périodique est parfaitement prévu. Il y a de vieux lièvres malins qui, avant l'ouverture, vont tranquillement à leurs petites affaires, jetant un regard ironique et narquois aux hommes qu'ils rencontrent. Le jour de l'ouverture, par exemple, on ne les rencontre plus; ils sont en villégiature en des petits trous pas chers, hors de la portée des fusils les plus perfectionnés.

On peut admettre que pour ces chérubins la chasse est un plaisir, un sport dont le danger ne fait qu'accroître l'intérêt.

Et voilà que non seulement on les prive de ce plaisir, mais encore qu'ils risquent de mourir de faim.

Et les bêtes qui, de même que les hommes, examinent toujours les questions les plus complexes sous un angle très personnel, les bêtes se demandent stupéfaites et un peu ennuyées: Pourquoi donc se font-ils la guerre, les hommes; pourquoi viennent-ils ainsi contrarier nos habitudes; allons-nous être forcés, à leur exemple, de nous faire la guerre entre nous; ce serait pousser trop loin l'humanité.

V. G.

TERRIBLE ACCIDENT A LA PLAINE DE WILRYCK-LEZ-ANVERS

Des enfants s'étaient faufilés par les ouvertures destinées aux pièces dans la caponnière du fortin 6. Ils y trouvèrent une grande quantité de poudre à laquelle ils mirent le feu. Une énorme flamme jaillit, suivie d'un nuage de fumée.

Deux gamins gisaient morts sur place, six étaient étendus, si grièvement blessés, que cinq sont morts dans la nuit suivante.

Le Capitaine Van Krol

ETUDES DE MEURS

LA PRISE D'ARMES

Allons, mes enfants, garde veau! alignez-vous sur les rails du tram comme avec l'ancien capitaine. — Numéro 3, sortez. — Numéro 7, rentrez. — Numéro 8, regardez devant vous. — De la tenue, sacrebleu!

Van Krol, le nouveau capitaine, ne se sentait pas d'aise. Son brillant uniforme faisait sensation. Il avait pris des pastilles Poncelet pour avoir la voix claire et fraîche.

D'une voix de stentor, il commanda :

— Portez, armes!

— Par le flanc droit, par file à gauche! commanda quelqu'un.

Echos et Nouvelles

Encore l'affaire Desclaux. — L'instruction de l'affaire Desclaux touche à sa fin.

Après avoir interrogé et confronté les trois accusés : le payeur général, son amie Mme Béchoff et le convoyeur postal Dauzat, le commandant Marçay s'est rendu, hier matin, à Savigny-sur-Orge, pour procéder à une perquisition à l'« Oasis », villa appartenant aux époux Béchoff.

On sait que M. Desclaux et Mme Béchoff se rendirent, à diverses reprises, à l'« Oasis » depuis la mobilisation. Ils y arrivaient dans l'automobile militaire dont disposait le payeur général, et apportaient de nombreux paquets.

Le but de la perquisition était la visite des caves, situées sous une dépendance de la propriété appelée le « Pavillon vert » et dans lesquelles les époux Béchoff auraient fait pratiquer des cachettes, au dire d'entrepreneurs et d'ouvriers de la localité. L'addition de ces derniers eût pu apporter des éléments intéressants à l'enquête. Malheureusement, ils ont quitté Savigny-sur-Orge.

Sur l'ordre du commandant Marçay, le maire réquisitionna le cantonnier de la commune et un terrassier. Les fouilles commencèrent aussitôt, à un endroit où la terre paraissait avoir été récemment remuée.

Les recherches se sont prolongées pendant toute la journée.

Les magistrats ont également fait ouvrir les portes de la maison d'habitation, qu'ils ont visitée de fond en comble. Ensuite, ils ont procédé à l'audition de plusieurs voisins et de divers habitants de la localité.

Les Suisses se plaignent de la multiplication du gros gibier chez eux, par suite de l'interdiction de chasser prise cette année. Des troupeaux entiers de chamois et de biches viennent jusqu'aux abords des villages, trouvant difficilement la nourriture nécessaire. Les renards rôdent en quantité autour des maisons.

Robinson Crusoe. — Chacun sait que Robinson Crusoe a existé et l'on ignore pas davantage que c'était, en vérité, un matelot, André Selkirk, qu'un naufrage avait jeté sur l'île de Juan Fernandez.

Mais on connaît moins celui qui a délivré Robinson, et le personnage mérite pourtant quelque attention. On s'en avise en Angleterre, et il est question de lui élever une statue, malgré la guerre.

Celui qui sauva Robinson était un médecin de Bristol, Thomas Dover, que la tarantule des aventures piqua certain jour à ce point qu'il planta la ses malades, prit une lettre de corsaire et s'embarqua avec plusieurs amis.

Le hasard le conduisit, en 1709, à l'île Juan-Fernandez, et il continua ses expéditions, ayant fait de Selkirk son second capitaine.

Deux ans après, « Robinson » avait amassé de quoi terminer en rentier, et dans son pays, une existence qu'il avait eu quelque chance de voir finir moins bourgeoisement.

Café de toute 1^{re} qualité, fr. 1,40 la livre. 10, rue Plattestein (Bourse), chez Caroz. (658)

Les relations postales sont rétablies comme auparavant avec Malines et les localités :

1. Beersel, Bonheyden, Boortmeerbeek, Buggenhout, Cappelle-aux-Bois, Hombeek, Keerbergen, Koningshoeven, Londerzeel, Malderen, Mariakerke, Muisen, Oppuers, Puers, Putte, Saint-Amand, Strieck, Sempst, Steenhuffel, Thisselt, Waelhem, Wavre-Notre-Dame, Wavre-Sainte-Catherine et Weerde (réseau de Malines);
2. Belœil, Bouvignies, Chapelle-aux-Wattignes, Chièvres, Ghislenghien, Isières, Ladeuze, Ligne, Maffes, Mainvaut, Meslin-Evêque, Ormeignies et Rebaix (réseau de Ath);
3. Ecaussinnes, Marche-lez-Ecaussinnes et Ronquières (rés. de Braine-le-Comte);
4. Naast (réseau de Soignies);
5. Bièvre, Bois-de-Lessines, Deux-Acres, Flobecq, Ghlin, Gboy, Givry, Harmignies, Hayay, Havré, Hyon-Ciply, Lessines, Obourg, Ogy, Ollignies, Saint-Nymphorien, Thulin, Augre, Audregnies, Blangies, Aulnois, Eugies, Genly, Cambon-St-Vincent, Erbisceul, Jurbise, Lombise, Masnuy-Saint-Pierre, Montignies-lez-Lens, Thoricourt, Maisières, Roisin, Baudoux, Hautrage, Herchies, Sirault, Tertre, Warquignies, Thieu, Chaussée-Notre-Dame-Louvignies, Horrues, Neuville, Mignault et Thieusis (réseau de Mons);
6. Aertselaer, Boisschot, Duffel, Merxem, Mortsel, Niel, Reeth et Wilryck (réseau d'Anvers);
7. Faulx, Hailot, Landenne, Namèche, Obey, Selayn et Vezin (réseau de Namur).

— Oui, mais, halte! savez-vous, fit le capitaine. Quel est celui qui s'est permis de commander?

— C'est Staff, capitaine.

— Voyons, Ernest, taisez-vous une fois, n'est-ce pas, car cette fois-ci j'irai trouver le colonel. Vous devez qu'a même toujours swanzer, vous.

— Ahon, Messieurs, autant!

— Portez, armes!

— Armes, sur l'épaule droite!

— En avant marrrrche!

Et la section se dirigea vers le quartier général.

Le capitaine Van Krol, fier comme Artaban, son sabre collé au côté, le levait les genoux à la hauteur du nombril, marchait du pas cadencé d'un militaire vraiment à la hauteur de sa mission.

Le roi n'était pas son cousin.

Au moment où notre capitaine déboucha à la place de Brouckere, toute la section fit un à droite et pénétra tout entière dans l'établissement du Café Continental, laissant le malheu-

reux Van Krol poursuivre tout seul son chemin.

Les passants, ahuris, ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant cet officier en bel uniforme, marchant seul à une allure qui faisait supposer qu'il conduisait ses troupes.

Van Krol eut froid dans le dos. Il ne comprenait pas tout de suite. Son étonnement ne provenait pas de ce que la foule le regardait; le contraire l'eût étonné. C'étaient les rires qui le crispaient. Aurais-je mis mon ceinturon à l'envers? se dit-il. — N'aurais-je mis qu'une épaulette? — Ou bien, mon mouchoir rouge dépasse-t-il le bord de ma tunique?

Tout à coup, arrivé à la hauteur de la rue Fossé-aux-Loups, il se retourna brusquement pour lancer un commandement.

Hélas! plus personne!

La foudre tombant aux pieds du capitaine ne l'eût pas plus abasourdi. Il devint blême, machinalement il remit son sabre au fourreau et alla prendre un lambic chez Declou.

Le docteur Noël Fiesinger écrit dans le « Journal des Praticiens » :

Ayant l'occasion d'examiner des petits blessés et des malades dans une ambulance de première ligne, j'ai observé plusieurs faits qui méritent d'être signalés. Dans une bataille récente, l'artillerie ennemie a joué un rôle important, le combat a présenté une violence inaccoutumée et la vaillance de nos troupes tenant pied sous une grêle de projectiles a nécessité de la part de l'adversaire la mise en œuvre de son artillerie lourde pour enrayer la violence des attaques et contre-attaques. Aussi, pouvons-nous observer les résultats nerveux d'un bombardement continu par des obus de gros calibre de 150 et 220 millimètres. Il convient tout d'abord d'insister sur un point, les accidents de choc sont exceptionnels. L'éducation auditive et le courage héroïque de nos combattants ne sont la raison. C'est ainsi que sur une ambulance de 69 blessés et malades, huit jours après ce combat, j'ai constaté qu'un cas de grand choc émotionnel et deux formes atténuées.

La Ronde de Nuit, surveillance pour immeubles inhabités et en construction, comprenant polices d'assurance « vol » valables actuellement. Personnel de réserve toujours disponible à nos bureaux. (543)

Une conférence de la sœur du général French. — Le sœur du général John French, général en chef du corps expéditionnaire britannique en France, Mme Despard-French, est depuis quelques jours à Rouen, où elle a de nombreuses attaches de famille. Répondant à l'invitation qui lui avait été adressée par la présidente du groupe rouennais d'entraide féminine, Mme Despard-French a donné une conférence sur l'« Entente cordiale entre les femmes », devant un auditoire de choix qui lui a fait un accueil sympathique. Voici quelques passages de son allocution :

« Nos soldats mourant face à l'ennemi sont des héros; nous les pleurons et nous les envions aussi, car il n'est pas possible d'avoir une fin plus glorieuse; mais le courage de nos combattants n'est pas plus sublime que celui des mères, des épouses en deuil, dont la vie a été sacrifiée en la personne de leurs chers disparus. »

En terminant, la sœur du général French a exhorté dans ces termes les femmes françaises à donner leur soutien :

« Relevez-vous, travaillez avec eux et pour eux qui restent, battez la cité d'avenir pour laquelle sont morts nos héros des nations alliées, la cité des peuples et des individus unis éternellement dans la paix que la justice seule peut donner. »

La question du pain préoccupe les autorités autrichiennes. Elles ont fixé de façon rigoureuse les conditions de fabrication du pain de guerre.

Selon une note de la « Gazette de l'Allemagne du Nord », du 10 février, les inspecteurs et les recteurs viennent d'être autorisés à accorder de longs congés aux élèves des écoles de garçons et de filles, afin d'aider aux travaux des champs. Ces congés seront espacés entre le mois de mars et le mois de novembre d'après les besoins des cultures dans chaque région.

ASSOCIATION MUTUELLE BRUXELLOISE

Contre les risques de guerre. — Renseign. : Devaux, dir., 25-27, r. Tiberghien, S.-J. dur. de 8 à 13 h. (341)

Armand Deperdussin, le fameux constructeur d'aéroplanes dont on se rappelle l'arrestation au mois d'août 1913, va comparaître très prochainement devant la Cour d'assises de la Seine. Deperdussin est inculpé de faux, l'instruction a établi qu'il avait, à l'aide d'écritures falsifiées, détourné une somme d'environ vingt millions au préjudice du Comptoir National et Colonial.

La Chambre syndicale de l'Industrie de l'or et du platine s'est réunie à Pétersbourg, sous la présidence de l'industriel bien connu Grammann, afin d'étudier un projet de constitution de banque ayant pour principal objet l'industrie des métaux précieux.

La réponse télégraphique de l'Angleterre à la note des Etats-Unis comportait 7,600 mots enfilés; il a fallu deux heures à 24 employés pour traduire la dépêche à son arrivée à Washington.

Le constructeur bien connu Armand Peugeot, vient de mourir à Paris. Il n'était âgé que de 65 ans.

Le boxeur français Marcel Thomas a été blessé en Alsace.

DOUBLE BIERE DE DIEST. — La plus fortifiante pour personnes faibles et jeunes mères. A. Parforny, 9, rue Dautzenberg, Ixelles. (521)

LES QUOTIDIENNES

La Bataille de «Weg en Wee»

Le hasard m'a fait tomber l'autre jour sur les mémoires de Caussidière, ancien préfet de police en 1848; j'ai acheté, pour une croûte de pain, ce petit bouquin rarissime à une des charrettes qui débite de la vieille littérature le long du boulevard Anspach.

On se rappelle qu'une insurrection républicaine mit en péril le trône de Léopold I^{er}. Voici toute la genèse d'après Caussidière :

Les Belges étaient nombreux à Paris, en mars 1848, et ils résolurent bientôt de rentrer dans leur pays en formant des colonnes républicaines; la Belgique ne semblait pas éloignée d'imiter la France et de se constituer en démocratie.

Le citoyen Blerwaq avait donc réuni environ deux mille de ses compatriotes. Je prévis le ministre de l'Intérieur, M. Ledru-Rollin, il me répondit qu'il consulterait ses collègues, mais qu'il ne pouvait agir sans leur assentiment. Enfin, le ministre déclara que le gouvernement français ne s'engagerait dans aucune démarche de nature à inquiéter la Belgique, avec laquelle on était en bonne relation; qu'on accorderait seulement le transport gratuit à ceux qui voudraient rentrer dans leur pays, mais sans intervenir autrement dans leurs affaires.

J'avais également proposé à M. Ledru-Rollin, dans le cas où le conseil aurait approuvé et soutenu une initiative révolutionnaire, d'adopter aux Belges un renfort d'environ deux mille gardes municipaux, excellents soldats, tout prêts à marcher.

Je n'insistai les envoyés belges de la résolution du gouvernement et de mon impuissance à les aider. Je dois avouer franchement que mes sentiments personnels me portaient plutôt à protéger avec vigueur cette entreprise, qu'à lui refuser mon concours.

Les délégués se retirèrent assez mécontents, et je restai plusieurs jours sans en entendre parler. Enfin, M. Lamartine et Armand Marrast donnèrent leur adhésion au projet. On disposa un convoi pour les deux détachements belges; je dis deux, car parmi les quinze cents qui partirent, il y avait division, les uns accusant les autres d'être vendus au prince d'Orange; une dispute violente s'engagea, ils faillirent en venir aux mains et menaçant de mettre le feu à la gare, ils demandèrent deux troupes séparées.

Un troisième détachement partit encore le lendemain.

On sait les détails de cette tentative aventureuse. Les Belges s'armèrent sur la route au moment du départ de Lille. Leurs fusils provenaient en grande partie de la prise d'une caisse d'armes destinées aux gardes nationales de la frontière. Une colonne d'environ onze cents hommes se dirigea, le 28 mars au soir, sur la route de Menin, pour entrer en Belgique par Bourbecque. Mais, soit difficultés imprévues, soit trahison, soit fatalité, ils se rabattirent sur Mouscron, passage très bien défendu par les troupes royales.

Il était jour, lorsqu'ils fouillèrent le poste de la douane, qui se trouva désert. Alors ils eurent l'imprudence de s'avancer sur le territoire belge, où tout à coup parurent un régiment d'infanterie, des chasseurs à cheval et de l'artillerie.

Un feu assez vif se prolongea de part et d'autre pendant plus d'une heure, quoique les ouvriers se fussent éparpillés en tirailleurs sous les décharges de mitraille.

Ils rentrèrent sur le territoire français après avoir tué une douzaine de soldats et perdu à peu près le même nombre d'hommes. Il y eut environ vingt-cinq à trente blessés de chaque côté.

Et voici donc l'histoire de l'échafaudée de Risquons-Tout, plus connue sous le nom de « Bataille de Weg en Wee ».

M. S.

INONDATIONS A ROME

UNE EXPLOSION

LE ROI S'INQUIETE

Rome, 15 février. — On craint des inondations du Tibre et de ses affluents par suite de la fonte des neiges et des fortes pluies.

La campagne romaine est déjà sous l'eau; à Rome, toutes les caves sont inondées.

Un dépôt de carbure de calcium dans la Via Portuense, a été aussi inondé; heureusement que l'explosion qui s'est produite, et qui a été très violente, n'a pas causé d'accidents de personnes.

A l'hôpital du Saint-Esprit, on a transporté les malades à l'étage.

Le roi se fait envoyer régulièrement des rapports sur la situation par le bourgmestre, et a lui-même visité différents quartiers de la ville.

Marieke, la servante, qui perd à chaque instant l'occasion de se taire, lui dit :

— Eh bien, capitaine, qu'est-ce que vous avez donc? Vous êtes si rouge comme ça; quelle figure vous faites. Est-ce qu'on vous a vendu un sabre qui ne veut pas couper?

Furieusement le capitaine lui répondit :

— Laissez-moi une fois tranquille, n'est-ce pas, Marieke; mêlez-vous de laver vos verres et les vaches seront bien gardées.

— Oei, oei, oei, dit Marieke, vous êtes comme si méchant quand vous êtes en tenue!

Mme Thérèse, la charmante patronne de l'établissement, à qui rien n'échappe, s'écria :

— Pas de dispute ici, n'est-ce pas! Ces paroles péremptoires étaient dites par Mme Thérèse, avec le fin sourire qui ne la quitte jamais.

Aussi Van Krol ne se frotta pas.

Une voiture de chez Boly reconduisit le capitaine chez lui. Sa femme le

reçut avec des exclamations en lui demandant ce qui était arrivé.

Pour la première fois de sa vie, il la repoussa durement, prétexta une entorse et s'enferma dans sa chambre.

Dans les Tranchées

Ste-Menehould, janvier 1915.

Par un froid de 12 degrés au-dessous de zéro, un régiment d'infanterie traverse, musique en tête, Clermont-en-Argonne. La musique joue un air entraînant et les soldats défilent allègrement l'arme sur l'épaule. Jamais on ne croirait qu'ils se rendent aux tranchées qui sont entre Neuilly et Boureuilles pour s'y battre et peut-être y mourir.

Maintenant la nuit est venue et la lune brille au firmament au milieu de millions d'étoiles. Une lueur d'argent enveloppe la plaine qui s'estompe en violet. Tous feux éteints, la voiture file vers Neuilly, sur la route qui forme un long ruban blanchâtre.

Comme il gèle, le sol est dur et nous marchons bon train. De temps à autre, nous ralentissons pour croiser un groupe de cavaliers qui vont et viennent, en service de reconnaissance. Tous noirs dans la nuit claire, leur présence ne se révèle qu'à quelques mètres.

Mais bien que Vauquois sur son piton domine toute la vallée de l'Aire, les observateurs allemands fouillent la plaine.

Nous passons l'Aire sur le pont que renforcèrent des tonneaux et nous voici à l'entrée du village dont les maisons se détachent en noir sur le ciel étoilé.

Il nous faut quitter la voiture, car nous sommes pris dans un convoi de brancardiers. Ceux-ci traînent à la file indienne leur petit pousse-pousse, brancard placé sur deux roues.

Neuilly pendant trois mois a été bombardé et il y a à peine quelques jours que le tir ennemi a cessé. Mais il reste de nombreux vestiges de la pluie d'obus.

Au fond d'une cour est installé un poste de secours. Les occupants, médecins et infirmiers, vaquent aux soins du soûper. Et pourtant la chaumière a reçu récemment la visite d'une marmite, d'une fameuse marmite même. Tirée par une pièce de 205 elle est venue exploser dans la cour. Elle s'est contentée d'anéantir une cabane. Les deux états pressent chacun de 10 à 15 kilos, sont encore en place, à quelques mètres l'un de l'autre.

La traversée de Neuilly est funèbre. Par la nuit claire, on croirait, par endroits, se trouver au milieu des ruines d'un château moyenâgeux.

Les maisons voisines, le la mairie ont particulièrement souffert. Comme la plupart étaient faites en torchis, il n'en reste, le plus souvent, que du plâtre pulvérisé sur lequel sont entassés les objets les plus divers. Barrant en partie le trottoir, une toiture effondrée n'est plus représentée que par un décor de bois et une gouttière tordue. Plus loin, une meule se dresse au milieu d'un espace nu, tandis que dans le fond, dominant le tout, devant un mur de clôture qui vacille, une cheminée isolée pointe vers le ciel lumineux comme une colonne romaine.

La place de l'église est triste. Entourée d'un petit cimetière dans lequel se détachent en blanc de nombreuses petites croix de bois fichées sur la tombe des soldats, l'église écrase les ruines par l'ombre qu'elle porte. Au milieu de ces tombes, des entonnoirs sont creusés qui les ont parfois en partie bouleversées.

En face, sur un terre-plein, se profilent les quatre murs tout noirs de fumée de la mairie. Par les trous béants, débris de fenêtres, nous voyons passer les étoiles filantes. Puis, sur un large emplacement qui va rejoindre l'horizon, ne subsiste qu'une façade abritant une sorte de pylône.

Après la traversée d'un petit ruisseau, c'est la route de Boureuilles, par laquelle on gagne la ligne de feu. Des convois au pas la suivent, transportant des victuailles pour les soldats des tranchées.

Des maisons bordaient cette route et là, dans la nuit, avec un des contre-forts de l'Argonne comme fond de décor, nous nous sentons comme isolés. Derrière nous, Neuilly est plongé dans le silence absolu. Tout semble dormir. Nul bruit ne nous révèle la présence d'êtres humains dans les maisons épargnées.

reçut avec des exclamations en lui demandant ce qui était arrivé.

Pour la première fois de sa vie, il la repoussa durement, prétexta une entorse et s'enferma dans sa chambre.

LA VENGEANCE DU CAPITAIN

Van Krol, bon comme du pain, avait parfois des colères terribles. Cette fois il avait cependant su se contenir. Quoique assez naïf dans certaines choses, il ne manquait pas de bon sens.

Il se disait que l'homme ne peut jamais être parfaitement heureux.

Il était profondément écœuré de la mauvaise plaisanterie dont il avait été victime.

Il était fort perplexe, il ne savait à quel parti s'arrêter.

Fallait-il porter plainte?

Fallait-il donner sa démission?

Après avoir mûrement réfléchi, il se décida, dans cette grave circonstance, à consulter sa femme.

Au mot de démission, Antoinette

jeta les hauts cris; elle faillit se trouver mal.

— Mais vous n'êtes sans doute pas fou, n'est-ce pas, Jean-Baptiste! s'écria-t-elle.

— Mais que faire alors, Antoinette?

— Répondre à leur swanse par une autre swanse. Voilà mon avis, répondit-elle.

Et elle se mit à développer un plan d'une ingéniosité parfaite. Un voyage à Paris en formait la base. « Depuis vingt ans, les deux époux se promettaient de visiter la grande ville. Souvent, les époux Van Krol avaient eu l'intention de s'adresser à une agence de voyages dont la superbe et pratique organisation fait l'admiration de tous nos compatriotes. Les années succédaient aux années et toujours une raison quelconque venait à point nommé les contrarier dans leur projet. »

Aujourd'hui, une occasion unique se présentait. Antoinette la saisit à cheveu avec empressement.

(A suivre)

Mais un cri retentit : « Halte-là! Qui vive? » C'est une patrouille qui nous permet de continuer.

Maintenant, la vallée se déroule devant nous. A quelques pas sont les tranchées françaises. La fusillade crépite, imitant comme une série de pétards qui partiraient sans interruption. Par moments, elle se ralentit, puis elle s'exaspère, elle enfle jusqu'à imiter le bruit d'une mitrailleuse.

De notre côté le canon se tait, mais là-bas, dans l'Argonne, il gronde sourdement, à intervalles réguliers. Ce bruit va durer toute la nuit, et il a lieu ainsi tous les soirs.

Nous avançons lentement, et tout à coup nous nous trouvons devant une ligne noire qui domine le sol. Ce sont des abris. Ils sont construits en bas d'une petite crête. Les hommes ont creusé, sur des longueurs interminables, une sorte de caverne sans fin. Des rondins ont été placés horizontalement sous le plafond de terre pour le soutenir, tandis que des piquets verticaux servent d'arcs-boutants. Ces abris ont ainsi l'air d'une longue galerie basse.

De distance en distance se voit une ouverture au bas de la petite colline. C'est l'entrée d'un boyau. Il serpente, dessinant de nombreux zigzags, tantôt montant, tantôt descendant, suivant les inégalités du terrain.

Nos Francs Fileurs

M. Dumont-Wilden a prié le «*Matin*» de Paris de publier un article qu'il adresse à ses compatriotes réfugiés en France.

Il rappelle ceux étranges milieux à tous jours formés l'exil :

«*Le désenchantement, l'ennui, l'éloignement, l'absence de nouvelles, développement partout et toujours la même gamme, dissonance de sentiments faux et malaisins, petites intrigues, petites vanités, petites chagrins, mettent toujours sur le fond grisâtre du grand chagrin commun les mêmes broderies inépuisables.*»

C'est, dit M. Dumont-Wilden, ce qu'on voit aujourd'hui dans les petites sociétés qui se forment un peu partout spontanément parmi les réfugiés belges.

Les fonctionnaires, les bourgeois, les demi-bourgeois, les avocats, les professeurs, les gens de lettres, plus ou moins bien hospitalisés selon le hasard ou les ressources, traînent inlassablement leurs semaines sur le pavé des grandes villes qu'ils ne veulent pas quitter, et à mesure qu'ils perdent la chimérique espérance de rentrer triomphalement chez eux dans huit jours, s'organisent, tant bien que mal, pour la vie d'exil.

La vie d'exil ! Ils ne se doutaient pas de ce que c'était quand ils sont arrivés, il y a trois mois. Fuyant l'invasion, tout heureux d'abord de retrouver le calme et la confiance, auroles de la gloire de leur roi et de leurs soldats, ils s'entendaient dire partout, avec un peu d'étonnement et beaucoup de fierté, qu'ils faisaient partie d'un peuple de héros. Mais l'habitude est venue, et, peu à peu, ils se sont lassés de s'enorgueillir.

Ils sont inoccupés, d'autant plus inoccupés que, depuis la grande catastrophe, on dirait qu'il y a eu un ressort brisé.

Sans contact avec l'intimité de la grande ville — à Londres, ils en sont séparés par l'infranchissable barrière de la langue ; à Paris, par les mille petites barrières d'une foule d'habitudes, de nuances et de façons de dire, que, parisiens de trains de plaisir, ils ne soupçonnaient pas — ils se sentent de plus en plus dépayés.

LES REFUGIES EN ANGLETERRE

D'autre part, et sous ce titre, «*L'Indépendance Belge*» écrit :

Nous attirons l'attention de nos amis les Anglais sur les lignes qui vont suivre : il s'agit d'écartier un malentendu qui, s'il s'envenimait, pourrait produire dans les âmes des Belges résidant en Angleterre des sentiments douloureux qu'il est nécessaire, dans un but de patriotisme qui intéresse toutes les nations alliées, de supprimer au plus vite.

Un article publié dans le «*Times*» a produit une vive émotion parmi les Belges éloignés de leurs foyers.

Il s'agit de l'article commençant par les lignes suivantes, que nous reproduisons avec regret, car elles sont comme un four désséchant et produisant à notre plaisir l'effet brûlant que constituerait l'effet d'une encre sortie de l'encrier de nos pires ennemis :

«*Veuillez dire aux Anglais, a dit un des Belges restés en Belgique à l'écrivain neutre, de ne pas nous juger en se basant sur certains types de nos réfugiés.*»

Cette phrase me fut répétée avec insistance par les Belges pendant mon séjour en Belgique.

Il fallait, certes, autant de courage à un Belge pour rester dans son pays que pour prendre un steamer vers Folkestone ou un train pour le Havre. Sept millions de Belges restèrent. Tout ce qu'ils avaient dans le monde se trouvait en Belgique. Qui pouvait garder leurs biens, sinon eux-mêmes ? Ils restèrent dans leurs fermes, leurs boutiques, leurs maisons, ou les ruines de leurs anciennes habitations. Ceux qui possédaient nourriture et abri devaient secourir les voisins dénués de ressources et sans asile.

Personne ne sait mieux que les Belges en Belgique, qu'à côté de beaucoup de victimes réelles, il y a, parmi les réfugiés, des hommes valides aimant la vie sédentaire avec des repas gratuits, les peureux, les bourgeois égoïstes d'un certain type qui cherchent un refuge au premier signal de troubles, et d'autres, non connus dans leurs communautés respectives comme piliers de la société qui se respecte. Dans tous pays, ce type est le premier qui se précipite hors d'un théâtre en feu, qui se rue par exemple vers la gare de Scarborough ou Hartlepool, après le bombardement. Plusieurs histoires relatant la surprise de certaines familles anglaises en constatant les habitudes de leurs invités belges ont filtré jusqu'à moi. Veuillez dire que tous les garçons de 10 ans ne fument pas des cigarettes en Belgique, quoique certains le fassent à Anvers, me dit une femme de Bruxelles, qui s'occupait de travail d'assistance. Elle avait assez d'argent et de raisons pour devenir réfugiée, si elle y avait tenu. Sa maison était occupée par des officiers allemands, sa limousine

était avec l'armée belge, son mari à Dixmude dans les tranchées. Mais elle était philosophe.

Le rouge de ses joues pendant sa tournée de charité prouvait la vérité de son affirmation que la marche est préférable à l'auto.

«*L'Indépendance Belge*» consacre quatre colonnes à justifier les Belges qui vivent à l'étranger.

La Vie en Province

ANVERS

PROCLAMATION

Il est dans l'intérêt de la population que les marchés existant à Anvers soient abondamment pourvus de vivres. Il est bien entendu que les troupes ou l'administration de l'armée ne pourront acquiescer qu'au comptant les produits présentés en vente. Ces produits ne pourront être saisis ni au marché ni pendant que les commerçants se rendent au marché ou qu'ils en reviennent.

Anvers, 8 février 1915.

Le gouvernement impérial.

APPROVISIONNEMENT ET VENTE DE FARINE

Le service de l'approvisionnement et de la vente de farine ainsi que d'autres comestibles pour le Comité National de Secours et d'alimentation de l'arrondissement d'Anvers s'augmente de jour en jour.

Les locaux à l'hôtel de ville étant devenus trop petits, ce service a été transféré à la Banque Nationale, qui a mis, avec l'approvisionnement, la place nécessaire à la disposition du Comité.

ALOST

Dimanche soir, des inconnus vinrent frapper à la porte de l'auberge portant pour enseigne : «*In 't Klein Brussel* », tenue par les enfants Van Mulders, sur le territoire de Welle. Comme du dehors ils parlaient allemand tout haut, les habitants crurent que c'étaient des gardes postiers et ils ouvrirent. Quatre inconnus entrèrent ; ils se firent servir de la bière et l'un d'eux exhiba un billet de vingt francs pour payer les consommations. L'une des sœurs Van Mulders monta à sa chambre pour prendre de la monnaie ; mais deux des gaillards la suivirent, et lorsqu'elle ouvrit le meuble, ils l'assaillirent, puis lui introduisirent un baillon dans la bouche. Le domestique de la maison, Staels, réveillé par le bruit, survint, et s'étant armé d'une hache qui se trouvait à sa portée, il s'élança sur les bandits et fendit le crâne à l'un d'eux.

Dans l'entretemps, des voisins prévenus accoururent et au moment où les brigands voulurent s'échapper, leur complice blessé s'affaissa. Il expira quelques minutes après.

Une casquette appartenant à un second bandit est restée sur place.

Une somme de 1,600 francs a disparu de la caisse des enfants Van Mulders ; la gendarmerie allemande recherche les auteurs de cet acte de banditisme.

MONS ET BORINAGE

(De notre correspondant particulier.)

LES DISPARUS

On annonce le décès de M. Eugène Chevalier, chevalier de l'Ordre de la Couronne, décoré des croix civiques de 1re classe, des combattants de 1870-1871 et de mutualité de 1re classe.

Le défunt était né à Andennes, le 8 septembre 1870. Deux des fils de M. Chevalier sont soldats au front.

L'HABILE NEGOCIANT

La police de La Louvière a arrêté ce matin le nommé W... Il s'était depuis peu installé négociant en grains ; une fois, d'abord, il avait reçu de sa tante une certaine somme d'argent destinée à l'achat du froment ; une seconde fois, W... voulut faire un marché plus important, à sa façon ; il rassembla des voisins, les conduisit avec plusieurs voitures à Leval, dans une ferme, où il disait pouvoir acheter du grain. Arrivé près de la maison du fermier, il se fit remettre l'argent de tous ceux qui l'accompagnaient et déclara se rendre à la ferme pour exécuter le marché. Les voisins attendirent puis se rendirent chez le fermier, où l'on déclara ne rien savoir. W... était disparu avec 400 francs ; il alla retrouver les femmes de ceux-ci auxquelles il annonça de splendides achats faits par leurs maris, ajoutant, toutefois, que les sommes d'argent dont ils s'étaient munis n'étaient pas suffisantes ; les bonnes femmes remirent à W... environ 60 francs chacune, puis W... disparut à nouveau.

EN COUR D'ASSISES

Hier s'est ouverte la première série de la première session des assises du Hainaut.

Une seule affaire était inscrite au rôle : un assassinat à Gilly. Entrepreneurs, l'accusé était décédé à la prison de Mons.

La deuxième série des assises s'ouvrira à Mons, le 15 mars prochain.

La Gaîté Héroïque

Est-il, pour la bravoure, des moyens de se surpasser elle-même ?

Oui, certes, et c'en est un, par exemple, que de garder, à l'instinct du péril, toute sa bonne humeur et d'accueillir le danger avec une insouciance crânerie. Nulle part ailleurs on ne le sait mieux qu'en France. Toutefois, les «*mots* » qui se sont joyeusement mêlés au fracas de la bataille, ont, suivant les époques, une allure, un ton particulier. Si le cœur qui bat aujourd'hui sous la tunique du fantassin est le même que celui qui battait il y a deux cents ans sous l'habit du grade-français, il n'en est pas moins vrai que l'expression de la bravoure n'a pu manquer de se modifier à mesure que, suivant les changements de la société, l'armée elle-même se modifiait dans son mode de recrutement, dans son organisation, dans sa vie intérieure. A chaque période de nos annales guerrières correspond un «*type* » spécial d'officier et de soldat. Et ces «*types* » ressemblent à des personnages, pittoresques, quand nous évoquons les formes diverses et successives qu'a pu prendre la gaîté dans l'héroïsme.

Les officiers des armées de l'ancien régime apportaient dans les camps les usages et les raffinements de l'existence mondaine. Au siège d'une place forte, à la tranchée, devant les canons ennemis, on chargeait en habit de velours galonné d'or, en cravate de dentelle, on mourait en portant à ses lèvres un mouchoir parfumé.

Avant chaque engagement, le marquis de Grammont commandait qu'on lui donne sa boîte à poudre. Quelques-uns s'étonnaient de cette coquetterie : «*Faut-il, répondait le marquis, pour aller à aux balles !* » Ce n'était, direz-vous, qu'un peu près ; mais comment nier que dans de telles circonstances il ne prenne une singulière valeur ?

Le comte d'Auteroche, le même dont on sait le mot fameux à Fontenoy, avait mission d'enlever Maastricht. Un parlementaire vint l'entretenir des difficultés qu'offrirait le siège de la ville qu'il déclarait «*imprévisible* ». M. d'Auteroche, d'un air surpris, demanda :

«*Quelle langue parlez-vous donc, monsieur le major ? Est-ce bien la française ?* Vous venez d'employer à un mot que moi ni mes hommes ne comprenons... *imprévisible*. Comprenez-vous, vous autres ? »

Le négociateur s'en retourna piteusement et l'assaut fut donné dans un éclat de rire général.

La Révolution remplace les officiers gentilshommes par des chefs sortis du rang ; et le simple soldat d'aujourd'hui peut, dans trois semaines, être chef de bataillon. Généraux et soldats, officiers et troupiers ont le même tour d'esprit : ils affectionnent une plaisanterie familière, populaire et bon enfant. Ce sont eux qui ont inspiré aux peintres militaires, aux écrivains et aux chansonniers les plus saisissantes compositions. Nos lecteurs trouveront ici reproduites quelques-unes de leurs lithographies. Ils constateront que les légendes dont la fantaisie de l'artiste les a accompagnées sont en parfait accord avec les ripostes authentiques des soldats de la Révolution et de l'Empire dont voici quelques spécimens :

A Froeschwiler, en 1793, des batteries ennemies foudroyaient les bataillons français. A tout prix, il faut s'emparer de ces canons ; mais, devant les boulets qui font rage, les soldats hésitent. Alors, Hoche, qui commande, s'avance et, désignant de son épée les pièces : «*A 100 livres les canons, qui les veut ?* — A 100 livres, adjudé général, » ripostent les soldats, qui s'élancent et enlèvent les batteries à la baïonnette.

Sur le Rhin, le corps d'armée de Desaix plie devant le feu de l'artillerie ennemie ; la débâcle va commencer, la position paraît intenable. Quelques officiers se précipitent :

«*Général, faut-il faire sonner la retraite ?* — La retraite, rugit Desaix, «*la retraite !* », mais celle de l'ennemi !... »

On donnait l'assaut de Jaffa ; le feu des Turcs était meurtrier et les troupes françaises. En tête de la colonne marchait le général Martin, très petit. Soudain, une balle enlève le chapeau du général. Alors Martin se retourne avec flegme, malgré une grêle de projectiles, vers ses soldats. «*Ils tirent à cinq pieds quatre pouces, ils n'auront jamais mon chapeau* ». Les soldats rient et, ragailardés, se précipitent de nouveau.

Ce qu'expriment les «*mots* » de l'époque napoléonienne, c'est le dévouement parvenu à son plus haut point, devenu une irrésistible passion dans une armée enthousiaste de son chef. Pour un regard de lui, que n'accompliront pas officiers et soldats ! Ils s'élançaient au milieu des boulets et des balles, emportés par une force mystérieuse.

Et saluant leur dieu debout dans la tempête.

En 1809, comme les troupes impériales, après cinq jours d'une lutte acharnée, viennent d'emporter les portes de Ratisbonne, un officier d'état-major, aide de camp du maréchal Lannes, arrive au grand galop annoncer la victoire à Napoléon :

«*Sire, nous sommes maîtres de la place. Voyez, les grenadiers sont sur le mur...*»

— En effet, répond l'empereur ; et, remarquant que l'officier est couvert de sang. Mais vous...

— Voyez, Sire, reprend l'aide de camp dans une joie triomphante, ils sont là-haut, partout, et vos aigles flottent sur le rempart...

— Oui, oui, poursuit l'empereur, tandis que l'officier chancelle sur son cheval... mais vous, capitaine, vous êtes blessé...

— Non, non, Sire, c'est la victoire, le feu des Autrichiens s'éteint.

— Vous êtes gravement blessé, reprend l'empereur avec impatience, car l'aide de camp va tomber.

Alors, avec un dernier salut : «*Non, Sire, je suis tué !* » et il tombe raide mort.

Mot surhumain qui peint d'une façon saisissante l'état d'âme de la Grande Armée, sa joie et son ivresse du triomphe, son amour pour son chef.

Une atmosphère d'épopée enveloppe les soldats de Napoléon, et leurs mots et leurs gestes sont des mots et des gestes d'épopée. Un ordre est donné à Rapp :

«*Rapp, vaincre ou mourir.* — C'est tout choisi, répond Rapp, vaincre.

Après la chute de Napoléon, pendant de longues années, il n'y eut plus de grandes guerres européennes ; mais l'armée française trouva en Algérie un vaste champ où exercer sa bravoure en belle mesure. L'armée d'Afrique à quelques images ces mots n'évoquent-ils pas ! Poignées d'hommes luttant contre des milliers d'adversaires, expéditions où l'appareil militaire se mêle de pittoresque oriental, pointes hardies dans l'inconnu du désert !

A Lyon, il avait à réprimer une émeute ; sur la place Bellecour, les insurgés le seraient de près, conduits par un pompier en uniforme. «*Alions, pompier, s'écrie tout à coup le maréchal en montrant la foule en ébullition, pompier, fais ton service, étouffe ces feux...* ou je commence le mien.

Mais l'anecdote suivante, qui a trait à la fameuse casquette, est surtout typique parce qu'elle montre comment, par une familiarité bien entendue, Bugeaud savait «*enlever* » ses hommes. C'était pendant une rude expédition en Kabylie. Après un combat qui avait duré toute la nuit, le maréchal avise un tirailleur qui marchait tête nue au grand soleil.

«*Mauvais soldat, qu'est-ce que tu as fait de ton képi ?*»

— Il est resté ce matin au combat.

— Un tirailleur ne donne pas son képi aux Arabes.

— Ce n'est pas le képi qui ils voulaient, c'est son «*moule* », et j'ai mieux aimé garder ma tête que mon képi.

— C'est bien, tu es un brave, mais tu vas avoir un coup de soleil. Prends ma casquette.

— Mais vous, maréchal, le soleil...

— Tiens, tu vois ce détachement kabyle qui revient sur nous. Prends ma casquette et va me chercher un de leurs burous.

Le tirailleur prend la casquette, s'élançant et rapporte, avec le burous, le drapeau des Kabyles. Bugeaud repart sa casquette et lui donna la croix.

Un autre «*Africain* », Péliissier, fameux par sa rudesse, s'emporte contre son aide de camp ; le commandant Cassaigne, au point de lever sa cravache sur l'officier. Hors de lui, à cette insulte, le commandant tire un pistolet de sa ceinture, ajuste le maréchal, tire... la capsule rate. «*Commandant, fait avec calme le maréchal, vous garderez les arrêts pendant huit jours, pour le mauvais état de vos armes.*»

De tels mots en disent long sur le caractère d'une race.

A.-B. NICHEMARD.

UNE CONFERENCE

Rome, 15 février. — Le colonel d'état-major Barone, qui est un des critiques militaires les plus autorisés d'Italie, a fait à Milan une conférence sur la situation politique.

Après avoir montré que la guerre actuelle réclamait une préparation formidable de toutes les forces vives des nations, l'orateur a mis ses auditeurs en garde contre l'idée qu'une guerre contre l'Autriche serait une promenade militaire. «*L'Italie, dit le conférencier, devrait, pour assurer la défense de son sol, posséder des points d'appui sur la côte orientale de la mer Adriatique. Or, c'est un rêve de croire que des cessions de territoires puissent être obtenues par la voie diplomatique.*»

pour obtenir une tiède caresse de celui qui ne l'aimait point.

Vainement, joignant les mains, elle se traînait à ses pieds ; en vain, comme une femme folle, elle pleurait et riait à la fois pour l'attendrir ; le rire ni les larmes ne fondaient la pierre de ce cœur dur.

En vain, comme un serpent amoureux, elle l'enlaçait de ses bras minces et serait contre sa poitrine plate la cage étroite où vivait l'âme rabougrie du roi de sang ; il ne bougeait pas plus qu'une borne.

Elle tâchait, la pauvre laide, de se faire gracieuse ; elle le nommait de tous les doux noms que les affolées d'amour donnent à l'aimant de leur choix ; Philippe regardait ses ongles.

Parfois il répondait :

— N'aurais-tu pas d'enfants ?

A ce propos, la tête de Marie retombait sur sa poitrine.

— Est-ce ma faute, disait-elle, si je suis inféconde ? Aie pitié de moi : je vis comme une veuve.

— Pourquoi n'as-tu pas d'enfants ? disait Philippe.

Alors la reine tombait sur le tapis comme frappée de mort. Et il n'y avait en ses yeux que des larmes, et elle eût pleuré du sang, si elle l'eût pu, la pauvre goule.

Chronique Financière

BOURSE DE LONDRES

15 février.

Les cours ont été soutenus, avec un marché très irrégulier en rails anglais, et sans entrain en valeurs d'Etats, en caoutchoutières et pétrolifères.

Le ministre Lloyd George a déclaré au Parlement que l'émission dite «*des aliés* » serait de 2,000 millions.

Consolidé anglais ferme à 68 5/8.

BOURSE DE PARIS

15 février.

La séance a été sans entrain, la plupart des cours peu soutenus.

Rente 3 p. c., 70 ; Rente 4 1/2 p. c., 82 ; Extérieur, 84.80 ; Rio Tinto, 1495.

Avis de Sociétés

COMPAGNIE LITTORALE

Société anonyme à Boitsfort

MM. les actionnaires sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le lundi 15 mars 1915, à 4 heures (heure allemande), à la Taverne du Globe, place Royale, 5, à Bruxelles.

ORDRE DU JOUR :

1. Rapports du Conseil d'administration du collège des commissaires ;
2. Examen et approbation éventuelle du bilan et compte de profits et pertes ;
3. Renouvellement du mandat d'un administrateur et d'un commissaire sortants, désignés par le sort ;
4. Remplacement d'un administrateur démissionnaire ;
5. Décharge à donner aux administrateurs et commissaires.

Le dépôt des titres doit être effectué au siège social conformément aux statuts. (700)

AVIS IMPORTANT

Dans un but d'intérêt général, la Compagnie des agents de change (Union Professionnelle), avec l'appui de la Commission de la Bourse de Bruxelles, a organisé un service aux meilleures conditions pour l'encaissement des coupons à l'étranger. Sont seuls admis à déposer les bordereaux d'encaissements, les agents de change agréés à la Bourse de Bruxelles en 1914. Bureaux ouverts les mardis, jeudis et samedis, de 9 heures à midi (heure belge), rue de la Bourse, 36. Bordereaux à la disposition des intéressés à partir de lundi 15 février.

Assemblées

COTONNIERE DE SAINT-ETIENNE DU ROUVRAY

Assemblée annuelle du 16 février

La séance est ouverte à 2 heures, et lecture est donnée du rapport du Conseil d'administration, document qui peut ainsi se résumer :

La crise cotonnière a continué de sévir durement, et le 4e trimestre a été influencé défavorablement par la chute à pic de la valeur des cotons bruts et par les chonages forcés résultant des circonstances.

Nos ventes se sont élevées, d'après nos comptes provisoires, à la somme de fr. 9,176,251.80 pour une production de 2,975,892.04 kilos de filés et de 9,794,280 mètres de tissus.

Nous avons dépensé en immobilisations une somme de 39,200 francs.

Vous aurez à pourvoir à la nomination d'un administrateur en remplacement de M. Hauser, et d'un commissaire en remplacement de M. Ancion. Ces messieurs sont rééligibles.

Par suite du résultat défavorable de l'exercice écoulé, nous croyons que la moitié du capital social est perdue. Mais, d'après les informations qui nous sont parvenues, la marche actuelle de notre établissement est, depuis le commencement de l'exercice 1914-1915, satisfaisante, et nous permet d'espérer des résultats qui réduiraient sensiblement la perte antérieure. En conséquence, votre Conseil d'administration, d'accord avec le collège des commissaires, vous propose de ne pas décider la dissolution de la société. Vous aurez à procéder à un vote à ce sujet.

Les comptes sont adoptés, décharge est donnée aux administrateurs et commissaires de leur gestion et les membres du bureau, dont le mandat venait à expiration, sont réélus à l'unanimité.

Aucune décision n'est prise en ce qui a trait à l'examen de la question de dissolution de la société, car la moitié du capital social n'est pas représentée.

Une nouvelle réunion aura lieu dans un mois.

Transports des Marchandises
vers Mons et le Borinage
Service journalier et accéléré
Expéditions en gare du Midi
de 8 h. du matin à 4 h. de relevée.
PRIX REDUITS
HENRI VISSER
S'adr.: 59, rue Van Meye, Bruxelles
BODENGHIEU
9, rue d'Egmont, Mons
Service régulier pour Namur, Liège, Charleroi, Anvers, Gand, Courtrai.
(709)

COMPAGNIE MUTUELLE

EAU, GAZ, ELECTRICITE

Assemblée générale ordinaire

des actionnaires du 17 février

La séance est ouverte à 1 heure sous la présidence de M. Goffinet. M. Fraiteur remplit les fonctions de secrétaire et lecture est donnée du rapport que nous résumerons comme suit :

La situation constatée lors de notre dernière assemblée s'est encore aggravée et le solde déficitaire atteint la somme de fr. 1,005,538.95, soit plus des trois quarts du capital social.

L'augmentation de la perte sociale s'explique par l'accumulation des intérêts en arriérés et par les frais généraux inévitables.

Le Conseil d'administration s'est borné à maintenir les bases d'évaluation du dernier bilan, étant privé des éléments d'appréciation lui permettant d'adopter d'autres bases d'évaluation.

A raison des événements si graves que subit notre pays, nous avons été contraints de renoncer à poursuivre les négociations que nous avions entamées en vue de la reconstitution de la société, négociations qui paraissent en bonne voie, et nous ne pouvons pas, malheureusement, conserver la moindre illusion qu'elles puissent se renouer.

La perte constatée au bilan d'une part et l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons d'autre part de maintenir après la guerre nos positions chez nos créanciers gagistes, nous imposent l'obligation de vous proposer la mise en liquidation de la société et la nomination de liquidateurs.

Vous aurez à statuer sur cette proposition au cours de l'assemblée extraordinaire qui suivra la présente.

Vous aurez, messieurs, à délibérer sur la décharge à donner aux administrateurs et aux commissaires.

Vous aurez également à procéder à la nomination d'un administrateur et d'un commissaire en remplacement de MM. Edouard Goffinet et Isidore Hilaire, sortants.

La discussion générale est ouverte et un obligataire demande s'il entre dans les intentions du Conseil de proposer la liquidation. Le président répond que les événements ont tout transformé et que le Conseil présentera la mise en liquidation, ceci conformément à la loi. Les accords avec les capitaux nouveaux, dit en outre M. Ar. Fraiteur, ne pouvaient se faire qu'après entente avec les obligataires. Seulement un cinquième à peine de ces derniers ont répondu. Les autres ont manifesté une indifférence réelle.

Un autre assistant, qui paraît ne pas bien comprendre la situation, demande si on ne devrait pas remettre à plus tard la liquidation.

Les liquidateurs prendront leurs dispositions en conséquence, répond le Conseil. La situation ne devra pas être brusquée pour cela.

RESOLUTION

Le bilan et les comptes sont mis aux voix, adoptés à l'unanimité, décharge est donnée aux administrateurs et commissaires, et les membres dont le mandat arrive à expiration sont réélus.

Assemblée extraordinaire

Renseignements

Prière au lecteur de faire savoir à Monsieur E. GOETHALS, Campagne „t Nij-verheidshoff“, Hoboken, que son neveu G. PORT (Westersingel, 52, Rotterdam) demande de ses nouvelles.

On demande des nouvelles de Maurice THONUS, soldat au 14^e de ligne 2/2. Ecr.: rue Chevaufosse, 10, Liège ou Boulevard Militaire, 213, Bruxelles. (748)

Jean et Augusta Libouli de Linoent, en bonne santé, demandent nouvelles de Mme veuve Nicols, de La Longueville-Nord. (742)

Le bourgmestre de Lobbes serait reconnaissant à qui pourrait donner nouvelles du soldat Auguste HERLIN, compag. des aviateurs, 3^e esc. Wilryck.

La famille GABRIEL-MODAVE, de Châtelet, en bonne santé, demande adresse exacte de M. Octave Vincent, autrefois receveur des contributions à Pervyse (Flandre Occid.), actuellement réfugié en France. Réponse bureau du journal. (743)

On demande des nouvelles de Maurice THONUS, soldat au 14^e de ligne 2/2. Ecr.: rue Chevaufosse, 10, à Liège. (710)

Mme LEBRUN et Jeanne, sa fille, de Malines, avise M. Marcel Lebrun, actuellement blessé à Middlesrough, qu'elles sont en bonne santé. (690)

Mme GAUDYZER, de Bruxelles, demande des nouvelles de son fils Willem Gaudyzer, soldat au 8^e le ligne. (723)

On demande des nouvelles de François PAUWELS, soldat au 2^e chasseur à pied, de Bodeghem St-Martin. Rép. B.L. bureau du journal.

Quatorzième liste

Les personnes dont le nom est publié ci-dessous, ont le plus grand intérêt à se présenter à nos bureaux ou à nous écrire. Nous avons des nouvelles de leur famille ou de leurs amis.

1413. Fam. d'Alph. Van de Kerckhoven, de Bruxelles.

1414. Moïse Dervaux.

1415. Mme Godron, de Lille.

1416. Mme F. Boulanger, de Rumilly (Nord)

1417. Fam. Brouez, de Maires.

1418. Fam. Bullez, de Câtillon.

1419. Louis Deltour, de Marpent.

1420. Famille Deltonne, de la Madeleine (Nord).

1421. Fam. Lambrecht, de Lille.

1422. Fam. Facon, de Grand-Ronchin.

1423. Fam. Delcourt, de Fives.

1424. Fam. Debruyne, de Marq.

1425. Fam. Bienfait, de Rouvroy.

1426. Fam. Wattel, de Rouvroy.

1427. Fam. Bonnemaison, de Sains-enfra

1428. Lucienne Wasson.

1429. Fam. Quignon-Lefin, de Gard.

1430. Mme Paul Duclombier, de Tourcoing.

1431. Clémence Sarrazin, de Brélères (Pas-de-Calais).

1432. Fam. Dinas, de Douai.

1433. Fam. Dussaussoit, d'Harnes.

1434. Fam. Dechaufel, d'Harnes.

1435. Léon Thomas, de Cul-des-Sarts.

1436. Victor Corbeau, de Bellengise.

1437. Léonard Dupuis, de Sin-le-Noble.

1438. Fam. Ernest Trolet.

1439. Fam. Louis-Désiré Méhay, de Lens.

1440. Fam. Louis Ruffin, de Méricourt-Ville (Pas-de-Calais).

1441. Fam. Achille Mathy, de Trélon.

1442. Fam. Hourtuez, de Louvignies.

1443. Mme Chevalier, de Lille.

1444. Mme Antoine Hippervier, de Bruxelles.

1445. M. Georges Wanderwalle, de Gand.

1446. Alphonse Bézier.

1447. Louis Van Thieghem, de St-Josse.

1448. Fam. de Gaston Leriche, 46^e artill.

1449. Mme Charles Walter.

1450. Fam. Berthelémy, de Péronne.

1451. Fam. Carpentier, de Saint-Quentin.

1452. Fam. Decourrière, de Douai.

1453. Fam. Diavarini, d'Ornes.

1454. Fam. Gillet, de Rouvres.

1455. Fam. Rouillon, de Mangiennes.

1456. Fam. Carlier, de Saint-Quentin.

1457. Fam. Darmincourt, de Dorigines.

1458. Fam. Delattre, de Raches-lez-Douai.

1459. Fam. Lequenne, de Roubaix.

1460. Fam. Aedeins, de Tourcoing.

1461. Fam. Allard, de Comines.

1462. Fam. Blaise, d'Haumont.

1463. Fam. Figuière, de Lucsine.

1464. Fam. Vauhé, de Pénchies.

1465. Fam. Collignon, de Dinant et Sedan.

1466. Fam. Nicole.

1467. Fam. Draux, de Liévin.

1468. Fam. Demarçaux, de Sin-le-Noble.

1469. Fam. Duprez, d'Anzin.

1470. Fam. Achille Mathy, de Trélon.

1471. Fam. Lermier, de Braines, par Monchy.

1472. Fam. H. Contux, de Schaerboek.

1473. Léonie Provost.

1474. Fam. Van Cortemak.

1475. Fam. Depoorter.

1476. Fam. Carpentier, d'Obies-Gomme-gnies.

1477. Aimé, Chemin de Vendin-le-Vieil.

1478. Fam. Collin, de Boussois.

1479. Fam. Colmant.

1480. Fam. Coffineau.

1481. Fam. Caphez, d'Escaudain.

1482. Fam. Voiturier, de Bucquoy.

1483. Mlle Flora Poiteau.

1484. Léonie Pommerole, de Pont-de-la-Deule.

Afin d'aider à la mesure de nos moyens, nous publions gratuitement les offres et demandes d'emploi.

SPECTACLES

BOALA. — Tous les jours, en matinée, à 4 h. 1/2 et le soir à 8 h. 1/2 (H. E. C.).

M. Van Jabber est un bambocheur, ou les Mémoires de M. Van Zuum, la désopilante pièce bruxelloise.

MAJESTIO. — Programme de famille.

82, Bd du Nord. Orchestre de 1^{er} ordre.

MODERN-PALACE. — Séances permanentes de 2 h. 1/2 à 11 h.

PETITES ANNONCES

NOS ANNONCES SONT REÇUES : A BRUXELLES :

Au bureau du journal, 1 quai du Chantier, 1 ;

A l'Office de Publicité, 36, rue Neuve ;

A l'Agence Générale de Publicité, 52, rue Monnaie-aux-Herbes-Potagères ;

Et chez nos courtiers.

TARIF DES INSERTIONS :

30 centimes la ligne

A forfait : 3 insertions de 2 lignes : fr. 1.50

DEMANDES D'EMPLOI

JEUNE fille dem. pl. quart. ou t. faire, s'adr. 6, rue des Moines, Bruxelles.

FEMME à journée dem. ouvrage quelq. S'adress. quai de l'Industrie, 75.

BONNE tailleur des. faire journ. ou trav. chez elle, r. Guillaume Tell, 43.

PIANO. — Accordeur-professeur dem. trav. et leçons, rue du Grand-Hospice, 27.

GERANCE dem. pour dem. dem. confection, not. angl., A. G. bur. du journal.

MONSIEUR marié, chom. dem. empl., bur., traductions. P.B. 54, bur. du journal.

MENAGE sans enf., hon., dem. garder habit. ville ou camp. F.B.M. bur. journ.

MONSIEUR sér. dem. occupat. quelq. heures par jour. A.B. 2, bur. journ. (620)

JEUNE hom. dem. place bureau ou vendeur, 142, Grand Rue-aux-Bois.

TAILLEUSE très experte dem. journée. Prix modérés, rue Van Artevelde, 24.

DEMOISELLE s. empl. c^{re} guerre dem. empl. d. mag. ou aut. au bes. ad. ménage. S'adr. R. L., rue Rossini, 65, Cureghem.

MONSIEUR actif et solv. des. repr. prod. alim. p^r Gand. Ecr. D.E. bur. journ.

JEUNE dame sér. ex-caiss. éprouvée p^r guerre, compt. et dactyl. des. empl. quelq. Prêt. très modestes. M. B. 56, b. j.

INDUSTRIEL inocc., réf. prem. ordre, prés. bien, dem. repr. sér. Ecr. J.G.C., bureau du journal. (116)

MONSIEUR mar. sér. au cour. bur. b. réf. cher. pl. qq. Ecr. F.D. bur. du journ.

DAME tr. sér. dem. place pet. mén. pour aider comm., b. réf. r. d'Arenberg, 18 (552)

BRASSEUR marié 38 ans, 20 ans empl. d^r même brasserie, des. pl. J. F., b. journ.

HOMME prés. bien, 33 ans, bon, référ. dem. occup. quelq., 31, rue Laeken.

JEUNE dame b. au cour. vente dem. pl. dem. mag. qq. 634, ch. Ninove, Scheut.

AGENT ETAT disp. sér. act. dem. empl. quelq., rue des Etangs-Noirs, 21.

MONSIEUR sér. dem. occupat. quelq. Ecrire R. R. bur. du journal.

DEMOISELLE sér., parl. angl. bonne vend. sach. tr. bien coud. b. réf. dem. pl. rue Longue-Vie, 23, Ixelles. (Publ. Carren)

TAILLEUSE capable dem. journ., prix modér., rue de Bruxelles, 49, Uccle.

CONCIERGE ou garde maison sans enf. dem. place. Ecr. L.V. bureau du journal.

DEMOISELLE stén.-dact., b. cour., des. écrit, cher. empl. Ecr. 93, rue Confédérés.

TAILLEUSE expér. fait cost. pour durée guerre à 12 et 15 fr., r. Andrée VanHasselt.

MONSIEUR meill. réf. cher. place ou occup. quelq., s'adr. 43, rue Taziaux, Mol.

DAME ayant eu revers dem. place pour f^r ménage ou prom. enf. J.D. 83, b. journ.

MONSIEUR mar. 33 ans, courant tous trav. bur. cher. occ. qq. V.D.D. b. journ.

CANDIDAT notaire fr., fl., liquid. dem. place. S'adresser : rue Joseph Claes, 77.

MONSIEUR marié au c^r représ. cher. bon. place, b. réf. Ecr. D.R. bur. du journ.

JEUNE hom. 25 a., réf. serv. mil. s'off. c. lecteur et secrét. part. F.V., bur. journ.

HOMME 46 a., fr. fl. conn. voyages, dem. occup. quelq. C.V.V. bur. du journ.

HOMME mar. 43 a. dem. pl. h. de peine ou aut. emp., Vanjeune, 27, r. N.-Seigneur.

PEINTRE demande emploi. Ecrire V.J. bureau du journal.

HOMME marié des. place quelconque. Ecrire : rue de Prague, 10, St-Gilles.

DESIRE représenter Liège bon article. Ecrire : rue Houfflonnières, 37, Liège.

REPRESENTATION. Mons. au cour. représ. cher. b. pl., b. réf. Ecr. J.L., b. j.

CONCIERGE sans enf. dem. place, rue Pineau, 12, Laeken, sonnez 2 fois.

PERSONNE externe sach. cuis. dem. pl. S'adresser : chauss. de Forest, 54.

COUPEUR-TAILLEUR p^r hom., trav. à façon. Réparat., 105, r. Vaidenbogarden.

PIANO. — Bon profess.-acc. dem. trav., leçons, prix mod., r. du Grand-Hospice, 27.

TAILLEUSE dem. journ. ou ouv., trav. soigné, chauss. de Wavre, 349, Ixelles.

TAILLEUSE capable dem. journ., prix modér., r. de Bruxelles, 46, Uccle.

HOMME fort, honnête et courag., dem. occup. quelq. Ecr. V.M. bureau du journal.

DEMOISELLE stén.-dact., b. cour., des. écrit, cher. occ. Ecr. : 93, r. Confédérés.

JEUNE fille flam. 16 ans, dem. place t. faire. Ecr. 7, r. de la Clinique, Cureghem.

HOMME pour mettre main à tout et jardin. dem. pl., r. Comte de Flandre, 79.

GERANCE dem. par. Dem. not. dactyl., meill. réf. Ecr. G. F., 11, av. Clays.

MONSIEUR connaît. ép. 8 a. prat. déjà voyag. p. même art. poss. bon certif. des. occup. qq. Rép. M. Gillet, 15, rue Hollande (Midi). (560)

OUVRIER tailleur p^r dames dem. ouv., prix mod., 119, boulevard du Midi.

JEUNE Fille 16 ans dem. place bonne d'enf. ou à faire, M.T., r. de Flandre, 75.

FEMME propre, bons cert., des. faire quart. ou journ. Rue du Petit-Château, 6.

JEUNE FEMME des. garder enfant d'imp. quel âge, b. s., L.T. 75, r. Flandre.

JEUNE FEMME prop. des. faire quelq. heures par jour, r. Théod. Verhaegen, 121.

MONSIEUR dem. des leçons de langue italienne. Ecr. A. J. r. de la Madeleine, 53.

TRADUCTEUR technique, etc., toutes langues dem. trav., r. Gd-Hospice, 27.

ARCHITECTE, éprouvé par la guerre, demande emploi honorable. Ecrire G. K., bureau du journal. (722)

OUVRIER ELECTRICIEN. — Réparat. entretien. Carpentier, r. Méridos, 8.

LOCATIONS DIVERSES

APARTEMENT à louer, 3 pl., 2^e ét., 68, r. des Six-Jetons. (753)

BEL APARTEMENT à louer garni ou non garni, chauffage central, électricité, W. C. et eau à l'étage. Pour personnes tranquilles, Av. Albert, 181, Forest. (750)

QUARTIER à louer maison fermée, terrasse, eau, W.C., gaz (seul locataire), av. des Armures, 81, Forest-Bruxelles. (740)

POUR LOUER ou VENDRE maisons et appartements, adressez-vous de suite au COMPTOIR IMMOBILIER, 48, place de Brouckère, qui délivre sans frais brochure et tous renseignements. (699)

DEPOTS, atelier, maison, écurie à louer, 23, route de Lennik, Anderlecht. (733)

ENSEIGNEMENT

Cosmopolitan School

21, rue de la Reine (à la Monnaie)

Angl., Franc., Espag., Arab., etc. Conv. gram. gar. en un mois. Cours à partir de 10 fr. par mois. Méth. dir. rap. (583)

LEÇON SPECIALES et cours sur institutions boursières et bancaires de l'Angleterre (Stock-Exchange) — Clearing-House, par professeur honoraire d'école supérieure de commerce. Rue Verhulst, 37, Uccle.

ANGLAIS. — Leçons brix modérés, 75, avenue Eugène Demolder.

TRADUCTEUR. — Franc., néerland., anglais, esper. (lang. intern.) dem. traduct. ou leçon, prix de guerre. E. F. 66, bureau du journal. (539)

STENOGRAPHIE apprise en 24 leçons par praticien expér., 104, r. Vanderstichelen. (632)

ANNONCES DIVERSES

Rue Verte, 140, le 18 février, à 11 h. 30 (heure belge), maison fermée. (357)

COUPONS obligations Caisse des Propriétaires. Ecrire ensuite : Syndicat, 45, rue Duquesnoy, Bruxelles. Cette annonce ne paraîtra plus. (556)

SUIS ACHETEUR gr. et 1/2 bout. champ. par gr. et pet. quant. Prise à dom., 145, rue Delaunoy. (755)

ON DES. CONNAITRE dame anglaise, hab. de prêt. à St-Gilles, pour conversation et leçons. Ecr. : P.P., Off. de Publ. (754)

LAVAGE DE LAVETTES

On RECHERCHE USINES opérant le lavage de lavettes industrielles. Offres W.L. 1114, bureau du journal. (715)

FOURS PORTATIF, Caramin (charbon, gaz, bois), dern. perfect., 8 pains, 45 fr., Petits fours réfract. marche au bois, rue de Mérode, 3. (735)

ACHAT au plus haut prix : BIJOUX, or et pierres fines. Boul. du Nord, 118. (696)

MESDAMES EPOQUES

Si vous avez les

difficultés, douloureuses ou irrégulières, employez le Remède de Dr Thompson, qui donne un résultat certain, rapide et sans danger, dans tous les cas et qu'elle qu'en soit la cause anormale.

Pharmacie des Croisades

15, rue des Croisades, Bruxelles-Nord.

PRESERVATIFS (Catalogue illustré gratuit pour les 2 sexes) (donnant la description des articles et appareils préventifs les plus nouveaux et les plus efficaces, recommandés p^r les médecins. Discret.)

Sur BONS DE GUERRE ALLEMANDS étant en bon ordre on accorde avance jusqu'à concurrence de 1/2 million. Ecr. G.G. 125, bureau du journal. (717)

POUR VOS TRAVAUX D'IMPRIMERIE

ADRESSEZ-VOUS EN TOUTE CONFIANCE :

IMPRIMERIE

Financière & Commerciale

Société anonyme

1, Quai du Chantier, 1

BRUXELLES

PRIX DE GUERRE

J'ACHETE cuivre rouge fr. 1.30 le k., aluminium 1.75 le k., gros prix p^r quantité, 183, rue des Tanneurs. (606)

Aumetz-la-Paix — Suis acheteur. Envoyez propositions, quantités et prix. Ecrire : G. C. L., 19, r. Stassart. Bureaux : de 4 à 6 heures. (699)

NEGOCIATIONS

De toutes les valeurs cotées, rarement cotées et non cotées.

Conditions avantageuses

Escompte de coupons

19, rue de Stassart, 19, Ixelles

Heures de réception : 4 à 6 heures

DEUX FUTS vin et bout. à liquid. 1/2 prix. Pension de famille. 99, rue Américaine, 99, Bruxelles. (548)

A VENDRE prix raison. film cinémat. Opération du Dr Doyen. Faire offres XXX bureau du journal. (501)